

sormais inutile. Elle partagera son labeur, le réconfortera après les rares échecs, et mettra dans cette vie, que domine un rire aigu, une note de gravité sereine et douce. Elle le suivra jusqu'au bout, inséparable de lui, attentive et dévouée, et c'est elle peut-être qui, vers la fin, le ramènera à des pensées chrétiennes. Le "petit génie" cher à Meilhac est devenu un ange gardien.

La vie nouvelle commença par un dur sacrifice. Le beau-père de Labiche avait mis comme condition au contrat de mariage qu'il abandonnerait le théâtre. L'accueil fait à ses drames n'était pas fait, d'ailleurs, pour hypnotiser Labiche sur un avenir très douteux. Il consentit à tout, et jura que c'était bien fini. Mais il eut bientôt la nostalgie de la rampe. Quand il lui arrivait de passer devant une affiche de spectacle, il fermait les yeux pour ne point voir le fruit défendu. Il y avait de l'héroïsme dans sa fidélité aux promesses signées. Mais, à certains jours, il n'en pouvait plus de désirs refoulés, d'impatiences lancinantes. Il disait à sa femme : "Si vous vouliez, pourtant?...". Et elle souffrait de le voir ainsi torturé par la hantise de son rêve, de sa tentation. Un jour, elle fut vaincue. Elle lui mit la plume entre les doigts.

— Écris !... Je le permets...

Labiche bondit de joie ; il saisit une feuille de papier. Vingt sujets de vaudeville bourdonnaient dans sa tête. Depuis sa retraite, il n'avait fait que bâtir en son cerveau des intrigues de comédie, imaginer des personnages et des situa-

tions. Il en avait de quoi faire des volumes. Il choisit au hasard, dans le tas, et il eut la mais heureuse.

En 1845, pour sa rentrée à la scène, il donne *Deux papas très bien*, son premier vaudeville ; il obtient un succès honnête. Le public n'est pas encore prêt pour l'imbroglio excentrique et les parodies colossales qui provoquent le rire convulsif. Il faut faire la transition entre le mélodrame morne et ce théâtre de folle gaieté.

En 1846, il fait jouer *Frisette* ; *Mme Larifla* en 1849 ; *Embrassons-nous*, *Folleville !* en 1850.

Pas à pas, pièce en pièce, il s'achemine ainsi aux grands succès, qu'il sent prochains. Toute cette période se caractérise par l'effort pour ressusciter un genre qui semblait tout de bon disparu de notre littérature et qui remonte par delà les siècles jusqu'aux immortels rieurs, dont la gaieté plantureuse emplît notre moyen âge.

Le Français, né malin, créa le vaudeville, a dit Boileau. Le vaudeville n'était pas mort, si l'on veut ; Scribe devait même à ce genre ses succès les plus retentissants. Mais il languissait ; Labiche lui rendit toute sa jeunesse, toute sa fraîcheur. On peut dire qu'il le releva, à force de verve, à la hauteur provisoire d'un genre littéraire. La popularité de Labiche s'accroît de jour en jour. Ses mots, ses titres sont déjà dans la bouche de tout le monde.

(*Le Noël*)

C. LECIGNE.

(à suivre)

PRUDENCE

Le petit Dédé, poursuivi par un chien qui aboie féroce, se précipite dans les jambes de son grand-père en s'écriant :

— Grand-père... ce chien ! ce chien !

— Ne crains rien. Tu sais bien que les chiens qui aboient ne mordent pas.

— Oui ! mais le sait-il, lui ?

— Épousez-là donc ! Elle vous aime et vous rendra heureux. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Son passé.

— Et que reprochez-vous à son passé ?

— Sa longueur.

AU RESTAURANT

— Garçon, vous avez fait une erreur sur ma note. Vous m'avez mis qu'un *t* à côtelette. Il manque un *t*

— Vous avez raison, Monsieur, je me suis trompé.

Et froidement, le garçon ajoute sur la note : "Un thé... 25 sous."

— Dis, M'sieur, alors c'est toi le coiffeur ?...

— Le coiffeur ? ! ! Mais mon ami, je suis un ami qui vient voir ton père...

— Ah ! je croyais... comme papa à dit tout à l'heure : "Encore un qui vient me raser !"